



L'APPROCHE SOCIO-PRAGMATIQUE EN SCIENCES DU LANGAGE : PRINCIPAUX CADRES CONCEPTUELS & PERSPECTIVES

Gwenolé Fortin

Université de Nantes

Résumé :

Ce texte, à dominante théorique, vise à montrer comment l'approche socio-pragmatique révolutionne les théories de la communication, envisagées depuis Saussure selon un modèle unique : le modèle du code (*code model*). Il s'agit de présenter les différents courants de réflexion et de recherche qui s'inscrivent dans le paradigme pragmatique, envisageant la pragmatique non pas comme une discipline, ou un sous champ de la linguistique, mais plutôt comme une approche méthodologique en sciences de l'Homme à travers la notion de communication.

Introduction

Le principe épistémologique central de l'approche socio-pragmatique en sciences du langage – en rupture avec l'approche canonique en communication (théorie mathématique de la communication) –, c'est de s'intéresser aux faits langagiers dans leurs relations avec leurs contextes *réels* d'existence.

Comme le résume Philippe Blanchet, la question pragmatique est la suivante : « Comment le langage [...] produit de la signification, c'est-à-dire des effets, dans le contexte communicatif de son utilisation par les locuteurs ? » (Blanchet, 1995, p. 9).

Autrement dit, l'approche socio-pragmatique rompt avec la linguistique structurale interne en conceptualisant le langage et son usage en fonction de l'interaction réelle entre les interlocuteurs *en contexte* : on ne parle plus d'émetteur ni de récepteur, mais d'*interactants*, de co-énonciateurs qui co-construisent une interaction socio-langagière. La communication est envisagée alors comme un rituel social reposant sur des conventions de coopération.

1. Les fondements

La pragmatique est née dans le cadre de la linguistique. Plus précisément, c'est Charles Morris qui utilise le terme pour la première fois et le définit à partir des concepts peirciens comme l'étude de la *relation des signes à leurs interprétants*. Ce sont cependant les influences réciproques entre philosophie du langage, sémiotique et linguistique qui rendent compte de la richesse des théories pragmatiques.

Le courant dominant de la linguistique au XX^e siècle s'est constitué à partir du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure (Saussure, 1916). La terminologie de Saussure étant au fondement de la linguistique moderne, il est nécessaire pour situer la pragmatique de caractériser la dichotomie centrale dans l'architecture conceptuelle de Saussure : celle entre *langue* et *parole*.

En effet, l'enjeu premier du *Cours* est de donner un statut scientifique à l'étude du langage humain en tant que systèmes de signes. Saussure répond alors à une conception linguistique courante qui consiste à l'époque à ne reconnaître que les faits linguistiques bruts, les événements langagiers, comme matière première pour le linguiste (conception incapable de rendre compte de l'existence de langues comme systèmes collectifs). Il propose de distinguer deux faces au langage : d'une part la langue (partie systémique, abstraite et « communément partagée »), d'autre part la parole en tant qu'exercice concret et individuel. Ainsi avec Saussure, la linguistique, même si elle a besoin des actes de parole pour établir et vérifier ses théories, ne considère ceux-ci que comme phénomènes contingents et se dédie exclusivement à établir le système de la langue. Selon Saussure, la linguistique a donc pour objet de recherche la *langue* et non la *parole* (Totschnig, 2000).

Aussi, le « circuit de la parole » selon Saussure s'inscrit donc dans la logique d'une communication *codique* (cf. Figure 1).

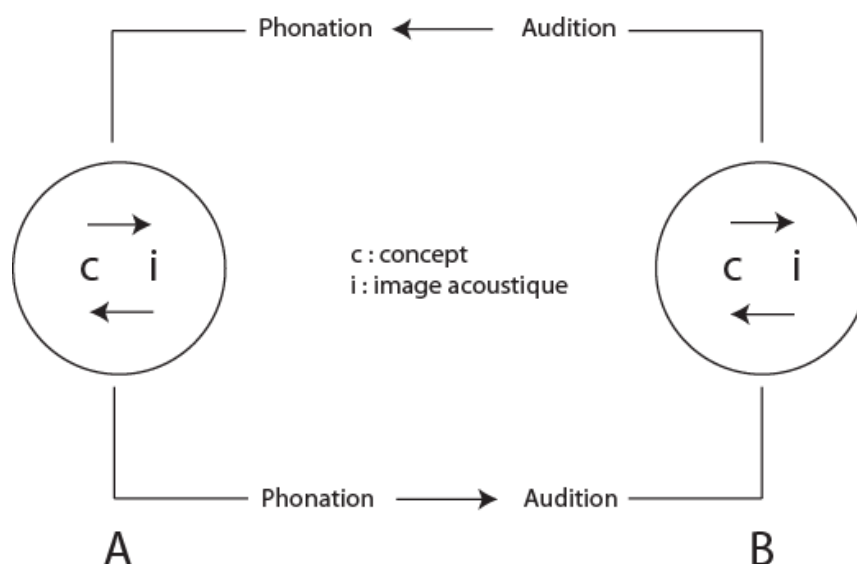


Figure 1 : Soit deux personnes A et B qui s'entretiennent.

Ce qui caractérise le pôle systémique du langage — la langue — est un agencement de signes : chaque signe étant défini comme l'articulation d'un signifiant et d'un signifié. Pour Saussure le signe est fondé uniquement dans la langue, c'est-à-dire que le signifiant n'est pas le son réel, mais une « image acoustique », le signifié n'est pas un objet, mais un concept. Le rapport entre signifiant et signifié est décrit par Saussure à la fois donc comme arbitraire et dépendant de son existence dans le système, c'est-à-dire que le signe est essentiellement défini par sa place dans des séries d'autres signes.

C'est en reconnaissant les contradictions inhérentes aux dichotomies saussuriennes que la pragmatique a élargi la perspective de Saussure.

La pragmatique visera donc au départ à expliquer comment la parole, bien plus qu'une simple application de la langue, est en même temps en variation par rapport à des codes établis et génératrice de nouveaux codes.

Tout acte de parole a lieu dans un contexte défini par des données spatio-temporelles et socio-historiques ; aussi la pragmatique vise à montrer comment ces données interagissent avec le système de la langue et comment le sens prend naissance dans un contexte situationnel donné (Austin, 1970). Le concept de *contexte* est donc un concept clé de la pragmatique, en ce qu'elle tente d'explicitier *comment le langage s'exerce concrètement dans des contextes spécifiques*, et comment ce fonctionnement échappe en partie à la syntaxe et à la sémantique,

mais comment il se manifeste pourtant en partie aussi à travers elles. La pragmatique est donc concernée par l'usage que *nous faisons du langage*¹. Il s'agit de montrer comment une grande partie de l'activité communicationnelle consiste à situer sa parole *vis-à-vis de celles des autres*, et comment le sens des énoncés dépend dans une large mesure des positions respectives des interlocuteurs à l'intérieur d'un échange conversationnel.

Aussi, en dépassant l'opposition réductrice entre langue et société d'une part, et parole et individu d'autre part, la pragmatique est inséparable d'un mouvement de la pensée moderne qui s'est manifesté dans l'ensemble des sciences humaines et sociales (constituant aussi un motif central de la théorie de la communication humaine) : la reconnaissance d'une dialectique entre la société et l'individu, d'une interaction continue entre les niveaux macro et micro, et d'un rapport complexe entre la normalité des codes et l'innovation des usages.

La pragmatique trouve donc son origine dans une critique de l'exclusion que la parole en tant que pratique subit dans la linguistique saussurienne. Elle a ainsi peu à peu renoué avec une autre conception de la sémiotique formulée plus tôt par Charles S. Peirce (Peirce, 2002).

2. Un modèle *canonique* de la communication

Comment les humains communiquent-ils entre eux ? Plusieurs métaphores d'usage telles que « mettre ses idées sur le papier », « faire passer le message », « des paroles lourdes de sens », semblent indiquer une réponse : la communication verbale consisterait à emballer et à expédier un « contenu » (autre métaphore) au moyen de mots (Sperber & Wilson, 1989, p. 11).

Depuis Saussure — et jusqu'aux sémioticiens modernes — toutes les théories de la communication sont basées sur un modèle unique, une même conception du langage : un processus fondamentalement *codique*, et qu'à la suite de Dan Sperber et Deirdre Wilson on a appelé le *code model* ou « modèle du code ».

Le modèle du code, élaboré à partir de la théorie mathématique de Claude Shannon (élève de Norbert Wiener, le père de la cybernétique), est devenu *le* modèle en sciences sociales et la référence obligée pour tout néophyte en sociologie des médias, correspondant tout à fait à

¹ Ceci est particulièrement vrai pour la pragmatique sociolinguistique ; alors que chez les premiers pragmaticiens elle était surtout centrée sur les *effets* du discours.

l'approche traditionnelle en sociologie². Shannon publie en 1948 une *Théorie mathématique de la communication* (Shannon, 1948) dans laquelle il propose ce qu'il appelle le schéma du « système général de communication », dont le cadre conceptuel repose sur la chaîne d'éléments suivants : une source d'*information*, qui produit un *message* ; un *émetteur*, qui transforme le message en *signaux* ; un *canal*, par lequel sont transportés les signaux ; un *récepteur*, qui reconstruit le message à partir des signaux ; et une *destination*, qui est la personne ou la machine à laquelle le message est envoyé³.

La théorie mathématique de la communication de Shannon constitue alors rapidement une sorte de point de ralliement pour des champs disciplinaires très divers : physique, mathématiques, sociologie, psychologie, linguistique ou biologie moléculaire, par exemple. A travers la notion de code, ces disciplines scientifiques vont partager une même grille de lecture. Pendant plusieurs décennies (et le modèle est toujours très présent, inconsciemment la plupart du temps) cette théorie *linéaire* inspire la plupart sinon toutes les approches de la communication.

Le modèle est basé sur l'idée que l'information est un contenu fixe, aussi y a-t-il simple transmission d'information (et non pas interaction). Le langage est considéré comme un système de signes ou de symboles (phonétiques, visuels, etc.) qui servent à « transmettre une information ». Ces signes doivent être utilisés *intentionnellement* pour exprimer des pensées.

La notion de communication est donc le plus souvent synonyme de « transmission ». La première image qui vient à l'esprit lorsqu'on parle de communication, c'est celle de la flèche allant d'une personne à l'autre. La flèche évoque la transmission intentionnelle d'un message, le plus souvent verbal, d'un émetteur vers un récepteur. [...] Cette vision « télégraphique » de la communication va se répandre très rapidement à travers les sciences humaines et sociales et constituer le socle des « sciences de la communication » naissantes, tant aux Etats-Unis qu'en Europe (Winkin, 2001, p. 25).

² Il existe un parallèle entre l'évolution de la notion de communication (du modèle « télégraphique » au modèle « orchestral ») et l'évolution que représente l'ethnométhodologie (notamment la notion d'indexicalité, par rapport à la sociologie traditionnelle).

³ Ce schéma a été décliné — dans le registre de la communication de masse — sous le couvert d'une théorie dite de « l'effet hypodermique ». Les médias nous injecteraient directement, telle une seringue, des idées et des attitudes.

En parcourant l'histoire des sciences humaines et sociales au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, on est frappé par l'ampleur du succès rencontré par le modèle de la communication de Claude Shannon et Warren Weaver.

La figure 2 est l'adaptation du diagramme de Shannon et Weaver qui traduit comment l'utilisation d'un code s'applique à la communication inter-humaine :

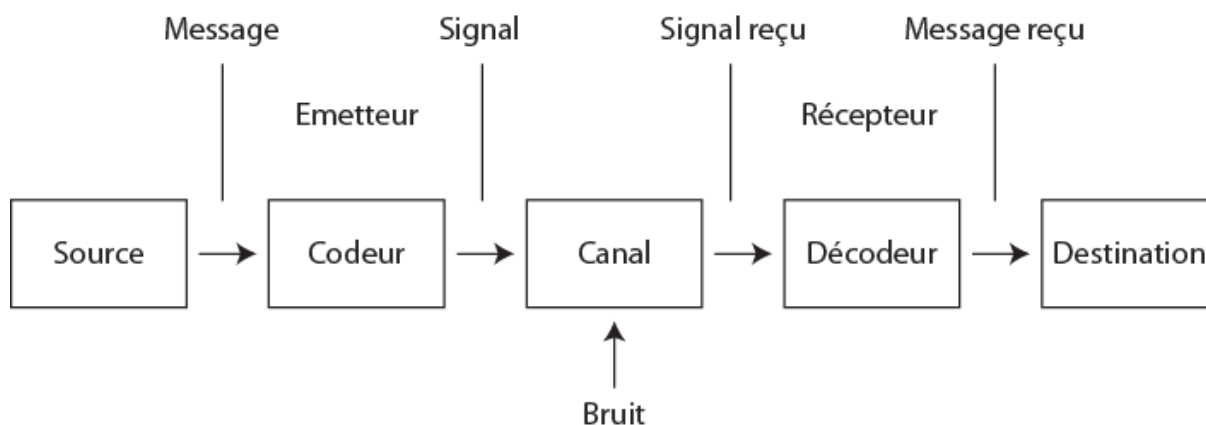


Figure 2

Ce modèle fonctionne ainsi comme une espèce de truisme culturel, de modèle canonique à partir duquel toutes les communications sont ramenées en définitive pour analyse.

Selon ce modèle, la communication est assurée par un encodage et un décodage de messages⁴.

Toute communication présuppose ainsi un système sous-jacent de signes que le sémioticien doit reconstruire et présenter sous forme de *système*. C'est donc bien l'héritage du programme saussurien dont il est question :

La langue est un système de signes exprimant des idées, et, par là, comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds-muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux signaux militaires, etc. Elle est seulement le plus important de ces systèmes. On peut donc concevoir *une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale... nous la nommerons sémiologie* (Saussure, 1972, p. 33).

Le modèle E-R admet implicitement que toutes les situations de communication peuvent être découpées et ramenées à un échange entre deux acteurs. C'est à partir de ce diagramme et

⁴ L'idée selon laquelle la communication verbale est un processus de codage et de décodage est en fait profondément enracinée dans la culture occidentale.

d'une directe « récupération » de la théorie mathématique de la communication de Shannon et Weaver que Roman Jakobson, dans les années 1950, établira sa classification des fonctions du langage⁵.

Le diagramme suivant (projection du modèle de Jakobson) illustre la manière dont un message qui provient d'une source d'information peut être reproduit à une destination donnée grâce à un processus de communication. Bien que le diagramme de Shannon et Weaver soit inspiré de la technologie des télécommunications (ils étaient respectivement ingénieur en télécommunication chez Bell et mathématicien au MIT), la conception dont il procède est fort ancienne et visait initialement à rendre compte de la communication verbale. Ici, la source et la destination sont les mécanismes cognitifs centraux du locuteur et de l'auditeur ; le codeur et le décodeur sont des capacités linguistiques et le message est une pensée du locuteur (le canal étant l'air) :

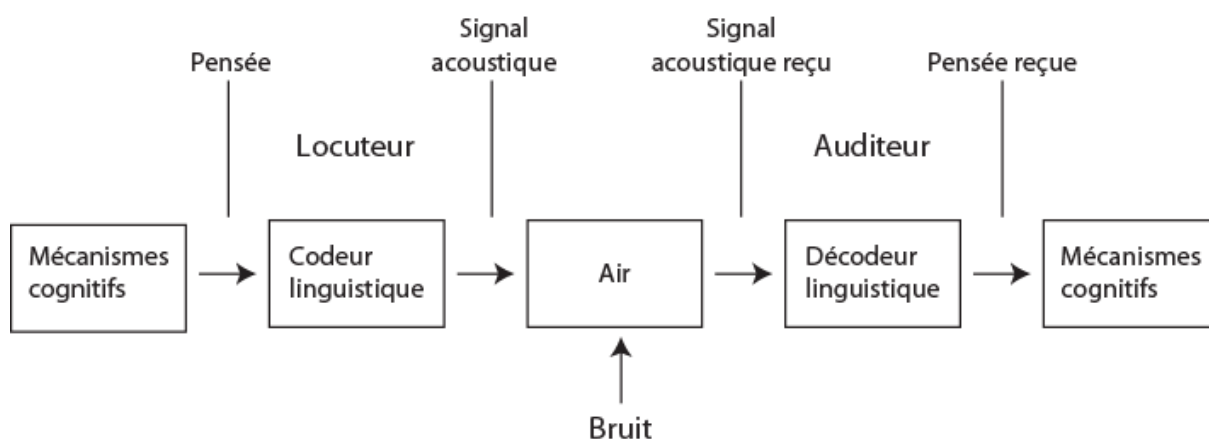


Figure 3

3. Les principales critiques

Lorsque les psychologues sociaux, dans les années 1960, commencent à s'intéresser aux problèmes de la communication, c'est tout « naturellement » qu'ils reprennent les modèles existants, et en l'occurrence le modèle codique de Roman Jakobson.

⁵ Ceci dit, l'un des mérites de Jakobson est d'avoir introduit la notion de *contexte situationnel* (inspiré par le « bruit » de la théorie mathématique). Il définit la communication par six fonctions (référentielle, expressive, conative, phatique, métalinguistique et poétique) qui relèvent d'une pragmatique de la langue (Jakobson, 1963).

Mais très rapidement, ils se trouvent confrontés à ses limites, la première de toutes étant l'absence de prise en compte, par Jakobson et ses prédécesseurs, des *enjeux psychosociologiques* de la communication.

La seconde, directement liée à la première, est que l'émetteur et le récepteur ne sont pas de simples entités, des machines — c'est-à-dire des *variables* — mais bien des individus humains, riches et complexes, qui se posent les uns par rapport aux autres. Aussi, dans un tel contexte, la situation communicationnelle inclut plus de « paramètres » que ne l'entendaient les diagrammes de Shannon et Weaver et de Jakobson.

Dès les années 1960, donc, le modèle jakobsonien n'est plus suffisant, ce qui laisse place à d'autres conceptions. En 1967, Dell Hymes expose son fameux modèle SPEAKING (Hymes, 1967).

Comme le présentait déjà son auteur quelques années auparavant, le jeu des fonctions du langage est plus complexe que ne le laissait entendre Jakobson dans son schéma. Désormais, seule une étude détaillée de la *structure* d'un phénomène de communication — en particulier des rapports entre les composantes — permet d'en dégager les fonctions. Hymes retient ainsi huit « variables » fondamentales qu'il présente en suivant l'ordre mnémotechnique *S. P. E. A. K. I. N. G.*

Aussi, pour Hymes, l'étude de la communication consiste, une fois mises à nu les composantes de l'activité de langage, à montrer comment elles interagissent, ce qui permet en même temps de dégager les *fonctions* du phénomène de communication. Pour Hymes, la communication comprend différentes dimensions qui sont inextricablement liées entre elles.

De même, Selon John Gumperz, dans tout échange conversationnel, des éléments autres que les connaissances grammaticales ou lexicales influenceront nécessairement le sens des échanges. Il explique ainsi que :

Le cadre, le savoir d'arrière-plan propre à chaque participant, ses attitudes avec les autres participants, les postulats socioculturels concernant les rôles et les statuts, les valeurs sociales associées à diverses composantes du message jouent également un rôle décisif (Gumperz, 1989, p. 55).

Ainsi, pour Hymes, la communication ne reposerait pas uniquement sur des échanges de messages mais sur des *interactions*, des *transactions* ou des *négociations*.

La théorie des actes de langage

C'est probablement la théorie des actes de langage (*speech acts*) qui a le plus contribué à la popularité des approches pragmatiques (Kerbrat-Orecchioni, 2001). Celle-ci n'est pas à proprement parler une théorie linguistique, mais plutôt une approche philosophique du langage qui essaie de rendre compte, en termes généraux, de certaines propriétés du langage humain, indépendamment de toute langue particulière.

Elle trouve son origine dans le texte de John Langshaw Austin (reproduisant une série de conférences données à l'Université Harvard en 1955) : *How to do things with words* (Austin, 1962). Austin propose le concept de « performatif » pour désigner tous les énoncés décrivant l'accomplissement d'un acte (comme une promesse, un ordre, une déclaration, etc.), et les oppose aux énoncés qui affirment un état de chose réel (énoncés dits constatifs ou affirmatifs). Selon Austin, un événement de parole est l'actualisation d'une phrase prévue par une langue (acte *locutoire*), l'accomplissement d'un acte qui selon certaines conventions sociales s'insère dans un contexte pour le changer (acte *illocutoire*) et la poursuite de certaines fins (acte *perlocutoire*).

Les réflexions fondatrices d'Austin ont alors trouvé des échos dans la linguistique, mais aussi dans la philosophie du langage et dans la sociologie, inspirant un approfondissement de la réflexion sur les rapports entre la logique formelle et l'usage quotidien du langage.

La théorie des actes de langage a reçu ensuite nombre de prolongations. On peut mentionner par exemple les travaux de John Roger Searle (Searle, 1969) qui a systématisé la pensée d'Austin en ce qui concerne l'explication de la structure (qui se veut exhaustive) des actes de langage, leur taxinomie et le phénomène de l'intentionnalité. Dans un acte de langage, le locuteur construit un rapport complexe entre lui-même, ses interlocuteurs et le contexte auquel il se réfère — ainsi que la matérialité du message qu'il énonce. Le projet taxinomique de Searle se caractérise donc comme une tentative qui consiste à distinguer les différentes manières par lesquelles un locuteur prend position sur le monde, sur ses interlocuteurs et sur lui-même.

De fait, la théorie des actes de langage peut être opératoire pour une théorie de la communication. Elle s'approche d'une théorie sociale de « l'agir communicationnel », au sens d'Habermas (Habermas, 1987), montrant plus spécifiquement que communiquer ne consiste pas simplement à *transmettre une information*⁶ mais à construire, prolonger et *modifier des rapports sociaux*, à prendre position dans un contexte institutionnel donné et déterminer certaines régularités communicationnelles.

L'acte de langage est lié à une subjectivité qui est celle de l'énonciateur⁷ : un locuteur assume un ou des rôles conversationnels, il se place, se positionne par rapport aux autres, exprimant des rapports intentionnels envers le monde. Aussi l'acte de langage doit-il être compris dans un *contexte*, qui ne lui préexiste pas nécessairement; c'est-à-dire que le langage est en mesure de construire et de modifier, de spécifier les contextes.

La théorie de la pertinence

Dans une même perspective, la *théorie de la pertinence* de Sperber et Wilson (Sperber et Wilson, 1989) apparaît comme un pas de plus dans la compréhension du fonctionnement de la communication⁸. Les deux chercheurs reviennent sur les théories de la communication antérieures et montrent qu'elles sont toutes basées sur le modèle du code et que celui-ci est inadapté pour une description de la communication inter-humaine.

Une précision d'importance s'impose donc ici. Le langage a longtemps été perçu essentiellement comme support d'une *activité mentale* : Saussure affirme ainsi que la langue représente « la pensée organisée dans la matière phonique » (Saussure, 1972, p. 155). Pour Sperber et Wilson, *communication verbale* et *pensée* ne sont plus de même nature : la pensée est une computation mentale de l'univers environnant — bien plus riche que de « simples énoncés linguistiques », puisque le message linguistique n'est qu'une représentation incomplète des pensées du locuteur (qui doit être recomposée et complétée par l'auditeur).

⁶ L'à priori implicite des linguistiques communicationnelles, c'est que le langage exprime quelque chose, que les individus s'extériorisent par lui.

⁷ A la suite d'Émile Benveniste, on parlera de la « subjectivité langagière » (Kerbrat-Orecchioni, 1980).

⁸ Mais elle n'est à considérer que comme un premier pas dans une nouvelle direction plutôt que comme un aboutissement. On peut en effet lui reprocher plusieurs défauts, non des moindres étant leur approche très cognitive et donc une certaine ignorance des fonctions sociales mises en jeu par l'activité de communication.

En rédigeant ce livre nous n'avons pas littéralement mis nos pensées sur du papier. Ce que nous avons mis sur le papier, ce sont de petites marques noires, dont vous avez en ce moment une copie sous les yeux. Quant à nos pensées, elles sont restées là où elles ont toujours été : dans nos cerveaux (Sperber & Wilson, 1989, p. 11).

De telles pensées ne peuvent jamais être totalement recomposées puisque locuteur et auditeur ne partagent jamais de connaissances mutuelles absolues, ni une expérience identique du monde. C'est donc sur ces bases que Sperber et Wilson développeront leur *théorie de la pertinence*.

Un premier point est la définition donnée pour la situation (que les auteurs appellent *contexte*) :

- Il ne s'agit pas de ce qui *est* effectivement, mais de ce que les interlocuteurs *pensent* de la réalité ;
- Il ne s'agit pas simplement de ce qu'ils croient *vrai*, mais de ce à quoi ils accordent un degré quelconque de plausibilité, c'est-à-dire de leurs *hypothèses* ;
- Ces hypothèses ne sont pas seulement celles qu'ils ont consciemment à l'esprit au moment de la parole, mais aussi celles qu'ils peuvent mobiliser, notamment par inférence à partir d'autres hypothèses ;
- Enfin, ce qui importe pour la communication, ce sont — parmi ces hypothèses — celles qui sont tenues pour *mutuellement manifestes* : chacun est censé être capable de les faire, pense qu'elles sont attribuables aussi à l'autre, et que l'autre *sait qu'il le sait*.

Un second moment est fondamental dans la théorie : la définition de la *pertinence*. Elle est elle-même relative aux notions de *coûts* et d'*effets* cognitifs. Le coût est l'effort nécessaire à l'interprétation. L'effet cognitif d'une proposition dans un contexte donné est l'ensemble de propositions que l'on peut inférer d'elle quand elle est jointe à un contexte, et que l'on n'inférerait pas du seul contexte. Par exemple, si un contexte contient à la fois l'idée que Le Pen viendra sur le plateau télévisé et que Chirac et Le Pen ne peuvent pas se voir sans se disputer, alors l'annonce que Chirac viendra comporte, dans son effet cognitif, le pronostic d'une dispute.

On caractérise alors la *pertinence* en disant qu'elle est d'autant plus grande — étant donné un certain effet cognitif — que le coût pour l'obtenir (le nombre de déductions logiques devant être opérées) est faible. Ainsi caractérisée, la *pertinence* permet de prévoir l'interprétation d'un énoncé dans un contexte donné. Elle est définie comme l'ensemble des propositions *inférables* de l'énoncé et qui le rendent le plus pertinent possible. Ainsi, en réponse à « Jacques Chirac est-il de droite ? », l'énoncé « Il n'aime pas les socialistes » sera compris comme « Il est de droite ». En tirant cette conséquence dans ce contexte, on donne à l'énoncé pour le moindre coût de traitement les effets cognitifs les plus importants, et cette pertinence optimale dont l'interprétant suppose toujours qu'elle est visée par le locuteur.

Enfin, la *pertinence* répond au problème crucial de déterminer, dans l'ensemble des hypothèses mutuellement manifestes, celles que les interlocuteurs choisiront pour constituer le contexte dans lequel l'énoncé doit être interprété.

On choisit le sous-ensemble d'hypothèses qui attribuent à l'énoncé la plus grande pertinence en produisant, par les inférences les moins chères, le plus d'effets cognitifs. Les auteurs parviennent ainsi à rendre compte du fait fondamental signalé plus haut : l'énoncé sert à constituer la situation même dans laquelle il doit être interprété.

De même, pour Rodolphe Ghiglione et Alain Trognon, *communiquer*, c'est produire et interpréter des indices dont le langage est porteur : le locuteur fournit par son énoncé une expression interprétative d'une de ses pensées, et l'auditeur construit sur la base de cet énoncé une hypothèse interprétative portant sur l'intention *informative* du locuteur (Ghiglione et Trognon, 1993). Ghiglione et Trognon s'alignent donc là explicitement sur les travaux de Sperber et Wilson⁹.

Les pragmaticiens modernes, à l'instar de Sperber et Wilson, tentent donc de mettre à jour plus explicitement les normes implicites qui président à la communication verbale et de montrer comment elles interviennent dans l'interprétation des énoncés.

⁹ Mais ici le principe communicationnel ou informatif de l'usage langagier n'est pas questionné.

Palo Alto

Une école tente également, dans les années 1950, de prendre le contre-pied du modèle codique de la communication : c'est l'école de Palo Alto, encore appelée le « collège invisible »¹⁰, et dont les représentants majeurs sont Gregory Bateson, Ray Birdwhistell, Edward Hall, Erving Goffman et Paul Watzlawick.

L'école de Palo Alto est une dénomination générique un peu trompeuse pour désigner un ensemble de chercheurs et de travaux. Trompeuse, d'une part, car il n'y a jamais eu d'école proprement dite (le terme désigne des chercheurs ayant eu des affinités de travail communes — la thérapie clinique et les théories de la communication inter-individuelles pour l'essentiel), et d'autre part parce qu'il n'y a pas un mais deux regroupements de chercheurs : Gregory Bateson et Don D. Jackson, dans un premier temps, et Paul Watzlawick et quelques autres dans un second temps (ces deux temps correspondant à deux moments consécutifs et bien spécifiques du développement des recherches)¹¹.

Alors que, dans les travaux mathématiques et psychosociologiques, la communication reposait sur l'émetteur et son intention d'envoyer un message (à un autre individu), Ruesch et Bateson partent du récepteur et sa *perception* d'« impressions » en provenance non seulement d'autres individus mais de *lui-même*, d'événements, de « l'environnement » (Winkin, 2001, p. 55).

Bateson sera le premier à adapter l'approche systémique à l'étude des relations humaines. Les théories systémiques servent par la suite à modéliser des types d'interactions sociales dans des contextes culturels spécifiques, tandis que l'introduction de notions issues du champ de la cybernétique, comme celles de *feed-back* (principe de rétroaction) ou de système homéostatique, permettent de poser les bases d'une théorie générale de la communication.

Ce point de départ est une véritable révolution dans l'approche des phénomènes de communication, dans la mesure où il substitue à une démarche analytique (perspective traditionnelle des sciences) une démarche globale, complexe et dynamique (toutes les

¹⁰ L'apport en termes de multidisciplinarité des chercheurs qui ont constitué « la nouvelle communication » est conséquent. On parle de collège invisible dans la mesure où ce « réseau » de chercheurs a intégré les apports de différentes disciplines à l'étude de la communication humaine : ethnologie, psychiatrie, sociologie, etc.

¹¹ Adapté de (sans nom) (non daté), « Présentation générale de l'École de Palo Alto. Petit historique de... deux écoles dans un même lieu », <<http://www.cric-france.com/activite/manif/pw/textes/paloalto.pdf>>, consulté le 3 mars 2004.

interactions en un temps donné, dans un espace donné, constituent la trame de cette dynamique).

Considérant que la théorie de Shannon doit être laissée aux ingénieurs des télécommunications (pour qui, par ailleurs, elle a été conçue), les chercheurs de Palo Alto préconisent que la communication soit appréhendée du point de vue des sciences de l'Homme, c'est-à-dire d'après un modèle qui leur soit propre. Ils abordent alors la communication humaine comme un processus circulaire, en termes de niveaux de complexité et de contextes multiples, déstabilisant progressivement les axiomes de Shannon. La notion orchestrale (par opposition au modèle « télégraphique ») de la communication — issue des premiers travaux des pragmaticiens du langage — prend en compte d'autres facteurs. Ici, l'information n'est plus une entité fixe : elle est une entité instable, modifiée par la « transmission » elle-même (Watzlawick, Beavin et Jackson, 1972).

La « nouvelle communication » a donc élargi considérablement la notion même de *communication*. Edward T. Hall a par exemple intégré la dimension proxémique : gestion individuelle et collective de l'espace (Hall, 1971).

4. Synthèse théorique

Différentes approches sont donc venues bousculer le modèle « télégraphique » de la communication dès lors que les linguistes ont recentré leur attention sur le discours *en tant qu'acte de communication*, c'est-à-dire impliquant des individus particuliers dans des situations particulières. Cette ouverture est repérable à travers divers courants et diverses recherches parmi lesquels on peut retenir¹² :

- Les travaux linguistiques sur les embrayeurs (les déictiques et les pronoms personnels, en particulier) qui permettent l'ancrage de l'énoncé dans la situation d'énonciation (Roman Jakobson et Émile Benveniste dans les années 1960) ;
- La philosophie analytique et la pragmatique anglo-saxonne inaugurée par les travaux d'Austin sur les actes de langage (années 1960) ;

¹² Adapté de (sans nom) (11 nov. 1996), « Une diversité d'approches pragmatiques », <<http://tecfa.unige.ch/tecfa/research/humanities/aids-video/peraya/param-contextuels.html>>, consulté le 3 mars 2004.

- Les recherches en pragmatique linguistique et notamment les théories de l'argumentation et de la présupposition — celles-ci étant considérées comme des actes de langages particuliers (Jean-claude Anscombe et Oswald Ducrot dans les années 1980 (Anscombe et Ducrot, 1995)) ;
- Les théories psychosociales sur l'interaction développées particulièrement par l'école de Palo Alto et par Goffman ensuite dans les années 1970 ;
- Enfin, les travaux de Gumperz et Hymes sur *l'ethnographie de la communication* (Gumperz et Hymes, 1972).

Les travaux d'Austin ou de Searle ont mis à jour qu'un modèle de la communication était pertinent dans la mesure où il pouvait rendre compte du sens des phrases en fonction de leurs usages. Puisque *parler c'est faire*, c'est-à-dire accomplir un acte, alors cet acte de parole est aussi un acte social. Tout locuteur construit une relation avec son allocutaire qui doit être analysée en termes de *rôles* et de *positions*. L'acte illocutionnaire assigne des rôles aux différents interlocuteurs. Aussi les faits de paroles qui étaient exclus de la linguistique saussurienne se trouvent réintroduits dans la communication, celle-ci n'étant plus constituée que de paroles. Désormais la notion d'acte centre l'attention sur l'engagement que les paroles constituent pour chacun des sujets communicants.

Le paradigme pragmatique explicite ainsi que la langue comporte un code de rapports humains et ne se limite pas à un simple instrument visant à communiquer des informations (« métaphore du conduit » dans la théorie du code). Ainsi ne peut-on séparer le langage de ce avec quoi il est tissé.

La pragmatique, prenant en considération les actes de paroles, construit du même coup des sujets s'impliquant dans la communication, occupant des « places », jouant des « rôles ». Ce sont donc des sujets qui *interagissent* et s'obligent *mutuellement*.

Communiquer n'est pas tant transmettre de l'information en se faisant l'émetteur d'un message mais bien plutôt *co-construire* une relation au sein de laquelle chacun s'attribue un rôle, une place et défend une certaine image de soi. L'analyse conversationnelle, fondée par

les travaux d'Erving Goffman (et fortement inspirée par la *Nouvelle Communication* de Palo Alto), s'appuie sur cette théorie des rôles¹³, complétée par une théorie des « faces ».

De même, l'ethnométhodologie (autre courant en analyse conversationnelle), s'inspirant du travail de Goffman et de l'école de Chicago¹⁴, s'intéresse aux effets subjectifs des pratiques discursives (non-dits, implications implicites). C'est John Gumperz qui opère en quelque sorte la synthèse de ces différentes approches — théories psychosociales, analyse conversationnelle, ethnométhodologie — avec ses travaux en sociolinguistique interactionnelle, ou ethnographie de la communication (Gumperz, 1989).

L'ethnographie de la communication se centre sur l'activité langagière des locuteurs en situation d'interaction. Chez les ethnographes de la communication, celle-ci est constitutive de la réalité sociale. Hymes propose ainsi l'expression « compétence communicative » pour désigner l'ensemble des connaissances que tout individu doit acquérir afin de devenir membre d'une communauté de parole (*speech community*). Gumperz met à jour le principe de *coopération conversationnelle* : c'est-à-dire que le dialogue repose sur « des attentes partagées » — donc signalées —, des « conventions de contextualisation » (*Ibid.*, p. 23). L'ethnographie de la communication « a sans doute pour objectif ultime l'analyse de la compétence communicative » (*Ibid.*, p. 57).

Les divers travaux des pragmaticiens du langage – linguistique de l'énonciation, pragmatique intégrée, théorie des actes illocutionnaires ou pragmatique d'inspiration psychosociale — conduisent progressivement à faire voler en éclats le modèle classique du code en s'ouvrant, à des degrés divers, à la notion désormais centrale de *contexte*¹⁵.

Ces courants de réflexion et de recherche proposent donc d'autres modèles (certes moins formels) de communication dans lesquels le modèle classique n'occupe plus qu'une position secondaire, quand il n'est pas purement et simplement renvoyé aux oubliettes.

¹³ Goffman compare le monde à une vaste scène de théâtre où les individus jouent des « rôles » (Goffman, 1973).

¹⁴ L'« école de Chicago » symbolise un courant de recherches en sociologie développé à l'Université de Chicago dans les années 1920.

¹⁵ La notion de contexte contribue sans doute aussi à expliquer l'hétérogénéité des travaux déclinés sous l'appellation générique de *pragmatique*, ainsi que l'inflation que connaît le terme lui-même.

C'est donc son positionnement épistémologique qui constitue l'originalité et la fécondité de l'approche pragmatique en sciences du langage : « Par ses méthodes, ses convergences disciplinaires, la vision globale plurielle de l'homme communicant qu'elle développe, elle occupe en effet une place particulière dans le champ scientifique » (Blanchet, 1995, p. 111).

L'approche pragmatique, ou interactionniste, permet ainsi une interrogation de l'objet qui doit permettre d'aller au-delà de la « parole sociale » pour atteindre le co-interlocuteur.

Le locuteur, porteur de savoirs (organisés en systèmes de représentations) et de savoirs-faire (compétences linguistiques et situationnelles), co-construit avec les autres interlocuteurs un univers référentiel commun qui *produit du sens*, confirmant ainsi l'intrication des pratiques linguistiques et des autres pratiques sociales, avec l'idée que les discours ne sont ni dépendants ni indépendants de leur contexte de production, mais qu'ils construisent le contexte en même temps qu'ils le manifestent.

La réalité sociale doit donc être pensée ici, non pas comme une constante extérieure qui s'imposerait aux acteurs sociaux, mais comme une construction constamment *négociée* — voire *modifiée* dans l'interaction — et dont le sens est immanent au contexte dans lequel elle est construite.

5. Perspectives

Aujourd'hui, les hypothèses « psycho-socio-pragmatiques » développées par les travaux de Rodolphe Ghiglione et Alain Trognon, Robert Vion ou Marcel Burger, qui montrent combien *l'identité* est au cœur de la production/interprétation des discours, s'inscrivent dans le prolongement épistémologique de l'interactionnisme symbolique de Goffman : tout locuteur se définit par une sorte de « profil identitaire » construit dans la dialectique d'une reconnaissance intersubjective (Burger, 1994).

Ghiglione et Trognon, dans *Où va la pragmatique ?* (Ghiglione et Trognon, *op. cit.*), ont montré comment les interlocuteurs s'inscrivent au sein d'un espace co-géré en fonction d'un certain *enjeu communicationnel* et que l'identité des sujets ne peut se comprendre qu'en *relation avec d'autres identités* dans un espace de dialogue, en relation donc avec la reconnaissance communicationnelle dont elle fait l'objet.

C'est aussi dans cette perspective que s'orientent les travaux en pragmatique du langage de Vion (Vion, 1992). Il montre que les sujets se co-construisent dans l'usage du langage, dans une sorte de relation circulaire (sociale, discursive et psychologique) qui fait que l'on ne peut penser séparément ces différents aspects de l'identité.

Enfin, conjointement avec les travaux et démarches se réclamant de l'approche pragmatique en sciences du langage, de nouvelles interrogations méthodologiques s'affirment, centrées sur une représentation épistémologique, anthropologique ou éthique. Par exemple, l'éthique comparatiste de Guy Jucquois continue, dans une certaine mesure¹⁶, l'entreprise pragmatique. Avec la notion de « topique comparatiste »¹⁷, développée dans *La Méthode comparative dans les sciences de l'homme* (Jucquois, 1989), il montre comment tout comportement humain s'organise autour d'une certaine *comparaison*, « c'est-à-dire une opération d'identification/interprétation/validation fondée sur la confrontation d'éléments comparables (à la fois semblables et dissemblables) » (Blanchet, 1995, p. 125).

Ces perspectives théoriques (non homogènes) comprennent aussi des options spécifiques et complémentaires — à l'image de l'analyse sociale du discours, de l'interactionnisme social (ou cognitif), ou de la sémio-linguistique — qui construisent une approche s'articulant autour du discours envisagé comme moteur dans la construction et la négociation des réalités sociales.

¹⁶ Jucquois ne se réclame pas explicitement de la pragmatique et affirme même un certain scepticisme à l'encontre des théories systémiques développées par l'école de Palo Alto.

¹⁷ Rappelant la notion de *topique contextique*, synonyme d'approche pragmatique.

Bibliographie

Livres

ANSCOMBRE Jean-Claude et Oswald DUCROT (1995), *L'argumentation dans la langue*, Liège : Philosophie et langage, Mardaga, 184 p.

AUSTIN John Langshaw (1962), *How to do things with words*, Oxford University Press, 188 p.

AUSTIN John Langshaw (1970), *Quand dire, c'est faire*, Paris: Seuil, 183 p.

BLANCHET Philippe (1995), *La pragmatique. D'Austin à Goffman*, Paris : Bertrand-Lacoste, 127 p.

GHIGLIONE Rodolphe & TROGNON Alain (1993), *Où va la pragmatique ? De la pragmatique à la psychologie sociale*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 299 p.

GOFFMAN Erving (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne*. Vol. 1. *La présentation de soi*, Paris : Minuit, 251 p.

GUMPERZ John (1989), *Engager la conversation, introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris : Minuit, 185 p.

GUMPERZ John & HYMES, Dell (1972), *Directions in Sociolinguistics : The Ethnography of Communication*, New York: Holt, Rinehart and Winston, 598 p.

HABERMAS, Jürgen (1987), *Théorie de l'agir communicationnel*, 2 vol., Paris : Seuil, 448 p.

HALL Edward Twitchell (1971), *La dimension cachée*, Paris : Editions du Seuil, 254 p.

JAKOBSON Roman (1963), *Essais de linguistique générale ; I. Les Fondations du langage*, Paris : Minuit, 260 p.

JUCQUOIS Guy (1989), *La Méthode comparative dans les sciences de l'homme*, Louvain-la-Neuve : Peeters, 138 p.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine (1980), *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris : Armand Colin, 290 p.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine (2001), *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*. « *Quand dire, c'est faire : un travail de synthèse sur la pragmatique conversationnelle*, Paris : Nathan Université, 200 p.

PEIRCE Charles S. (2002), *Œuvres philosophiques, Pragmatisme et pragmatisme*, Volume 1, Paris : Ed. du Cerf, 400 p.

SAUSSURE Ferdinand de (1916), *Cours de linguistique générale*, Paris : Tullio [1972], 336 p.

SEARLE John Roger (1972), *Les Actes de langage, Essai de philosophie du langage*. Paris : Herman, «Savoir», 261 p.

SHANNON, Claude et Warren WEAVER (1949), *The Mathematical Theory of Communication*, Urbana, Illinois: University of Illinois Press, 148 p.

SPERBE Dan et Deirdre WILSON (1989), *La pertinence. Communication et cognition*, Paris : Les Editions de Minuit, 397 p.

VION Robert (1992), *La communication verbale. Analyse des interactions*, Paris : Hachette Supérieur, [(rééd.) 2000], 302 p.

WATZLAWICK Paul, Janet H. BEAVIN et JACKSON, Don D. (1972), *Une logique de la communication*, Paris : Seuil, «Points - Sciences humaines», n° 102, 280 p.

WINKIN Yves (2001), *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, Paris : Seuil, 332 p.

Articles

BURGER Marcel (1994), « (Dé)construction de l'identité dans l'interaction verbale : aspects de la réussite énonciative de l'identité », in *Cahiers de linguistique française, Des mots et des discours : études contrastives et perspectives*, n°15, pp. 249-274.

HYMES Dell (1967), « Models of the interaction of language and social life », in McNamara (dir.), *Problems of Bilingualism*, Journal of Social Issues, XXIII, 2, pp. 35-71.

SHANNON Claude (1948), « A mathematical theory of communication », in *Bell System Technical Journal*, vol. 27, pp. 379-423.

Sites Web

TOTSCHNIG Michael (9 août 2000), *Eléments pour une théorie pragmatique de la communication*, <<http://www.er.uqam.ca/nobel/d364101/pragmatique.shtml>>, consulté le 3 mars 2004.

« Présentation générale de l'Ecole de Palo Alto. Petit historique de... deux écoles dans un même lieu », <<http://www.cric-france.com/activite/manif/pw/textes/paloalto.pdf>>, consulté le 3 mars 2004.

« Une diversité d'approches pragmatiques » (1996), <<http://tecfa.unige.ch/tecfa/research/humanities/aids-video/peraya/param-contextuels.html>>, consulté le 3 mars 2004.

Notice biographique

Maître de conférences en Sciences de l'Information et de la Communication à l'Université de Nantes, docteur en Sciences du Langage, il est membre du CRGNA (Centre de Recherche en Gestion de Nantes Atlantique) et enseigne à

l'IUT de St Nazaire. Il s'intéresse à la fonction identitaire des pratiques linguistiques, portant un regard sur les interactions comme signifiant autant par leur existence même que par leur contenu propositionnel. Il pratique une mise en contexte social le plus large possible, d'où des croisements interdisciplinaires avec la politologie, les sciences de l'information et de la communication, la psychologie sociale et l'anthropologie culturelle.